

Mgr Andari : « Les handicapés se connaissent mieux que les bien-portants »

Famille Chrétienne 24/10/2009 Par Propos recueillis par Jean-Marc Bastière [O commentaire](#)

Mgr Andari, vicaire général patriarcal maronite de Jounieh, chargé de la commission épiscopale de la famille et du projet Église et handicap, répond à nos questions.



Mgr Andari réond à Jean-Marc Bastière.
« Les bien-portants ont la tentation de regarder les handicapés de manière affective, avec commisération : ce n'est pas le bon regard chrétien »
© Anta Akhi

Quelle est la spécificité du groupe Anta Akhi, par rapport à d'autres associations d'aide aux handicapés ?

C'est avant tout un lieu d'expérience ecclésiale. Bien sûr il existe déjà des mouvements et des ONG qui s'intéressent aux handicapés et qui les aident. Mais Anta Akhi, ce n'est pas seulement cela : c'est d'abord un projet d'Église. Et nous avons pensé à lancer le mouvement Handicap et vie dans l'Église pour pouvoir mieux insérer les personnes atteintes d'un handicap dans la société, et montrer qu'ils sont enfants de l'Église.

Quels exemples d'action auprès des personnes handicapées trouvez-vous dans l'histoire de l'Église pour guider votre projet ?

La présence du domaine du handicap n'est pas très ancienne dans l'Église : elle date seulement de la deuxième guerre mondiale. Les discours de Paul VI et de Jean-Paul II fournissent une bonne documentation sur le sujet. Bien sûr je ne parle pas de la Bible ; il y a toujours une lecture importante et intéressante à en faire.

Quels objectifs vous fixez-vous en priorité ?

Au niveau de la commission de la famille, il nous faut travailler à l'intégration dans les deux sens : il ne s'agit pas d'accueillir seulement les personnes atteintes d'un handicap, mais aussi les bien-portants, parce que souvent le handicap vient de leur regard et de leur manière de vivre. Les handicapés arrivent à se connaître mieux humainement, spirituellement, en recevant les limites et les grâces dont ils disposent. Tandis que les bien-portants ont toujours la tentation de les regarder de manière affective, de déplorer leur situation avec commisération : ce n'est pas le bon regard chrétien.

Comment le problème de l'intégration des personnes handicapées est-il perçu au Liban ?

C'est une prise de conscience qui fait son chemin doucement. Nous ne nous faisons pas beaucoup d'illusions, mais il existe déjà une certaine mobilisation. Certains ne veulent pas ou n'osent pas parler de leurs problèmes. Il s'agit alors de tout un travail, que l'on doit effectuer à différents niveaux, et c'est là, je crois, que réside l'importance de ce qui se fait à Anta Akhi.

Sommaire

Famille, amour, beauté et handicap : paroles de sagesse venues d'Orient

Mots clés

foi Liban personnes handicapées vie de famille amour

Vous dites que vous parlez sans illusion. Vous, en tant que pasteur, comment ressentez-vous la situation ?

Certains ignorent le problème. D'autres le connaissent, mais pas en profondeur. Et puis il y a ceux qui comprennent qu'il faut prendre l'initiative. Si une personne atteinte d'un handicap va à l'église, il faut qu'elle soit bien accueillie, c'est la moindre des choses. Mais notre tâche va plus loin : une intégration au sens fort du terme. Il faut que les paroissiens s'habituent à voir les handicapés comme des personnes.

Selon vous, de quelle façon les personnes atteintes de handicap peuvent-elles être missionnaires ?

Par leur présence et leur témoignage. Transmettre notre existence d'enfant de Dieu exige un degré de maturité que l'on ne possède pas toujours : il faut vivre le « *connais-toi toi-même* » de Socrate. Les handicapés se connaissent, eux, et c'est comme ça qu'ils sont missionnaires.

La famille au Liban, c'est une cellule fondamentale, qui permet aux gens en difficulté de tenir. Quel rôle joue-t-elle pour les personnes handicapées ?

Que la famille soit bien soudée est une grande grâce pour le Liban. C'est la famille qui nous a permis de tenir dans les épreuves. Néanmoins, avec la mondialisation, on brise toutes les barrières et je me demande si, dans ce Proche-Orient qui connaît des événements tragiques, on peut encore tenir le coup de cette façon : il y a de tels changements dans les habitudes, dans les manières de penser, dans les relations. Pourtant, nos valeurs tiennent le coup : on garde encore le respect de la vie humaine – même s'il y a des avortements et des problèmes d'euthanasie qui se posent – mais ces questions ne concernent pas la majorité de la société. La coutume sociale joue un rôle positif, grâce à la famille qui exerce une pression conservatrice.

Avez-vous des inquiétudes quant à l'évolution de la situation ?

Nous avons été touchés par des destructions, mais les bâtiments, on peut les reconstruire ; c'est plus grave quand on détruit l'homme. Et l'on porte atteinte à l'homme de différentes manières, aujourd'hui. Il y a la corruption. Et aussi les drogues : maintenant des jeunes de 12 ans en consomment ; cela fait mal au cœur. Il faut maintenir une dignité, rester des enfants de Dieu et ne pas devenir des enfants du diable.

De quelle manière ces « fléaux » influencent-ils la société libanaise ?

La bonne personne est une exception dans la société aujourd'hui : le meilleur, c'est celui qui triche, celui qui est corrompu, et le bon élément devient stupide, c'est malheureux. Cela, c'est le mauvais côté de la pression sociale.

C'est parce que c'est plus récent que le Liban a moins d'anticorps contre ces fléaux ?

J'ai été universitaire, en Belgique. Un jeune de 18 ans d'ici, je peux le comparer à quelqu'un qui a trente à 35 ans en Belgique. Je crois qu'une certaine ascèse contribue à rendre la personne plus mûre. Plus on vit dans la facilité, plus on retarde notre maturité, et c'est ce que nous sommes en train de vivre au Liban aujourd'hui. Quelqu'un de 18 ans maintenant a la maturité de quelqu'un de 10 ans il y a une quinzaine d'années. Ça me fait mal au cœur. Verbalement, on se comprend, mais le contenu des valeurs, est-ce le même ? Le contenu du mot « dignité », comment est-il perçu ?

Et sur l'avenir du Liban, vous portez un regard d'espérance ?

Le taux de pratique n'est pas mauvais : bien qu'un peu en baisse, la pratique gagne en qualité. Il y a beaucoup de choses qui nous encouragent à persévérer dans notre espérance, mais il faut être gourmand d'espérance et de charité, et regarder l'avenir dans ce sens.

C'est important, pour les Français, ce qui se passe au Liban...

Oui, et ce depuis Saint Louis ... Par exemple, au patriarcat il y a une chasuble que Louis XIV a offerte au patriarcat maronite. Ou encore, Saint Louis a offert une crosse en ivoire au monastère de Saint-Antoine, dans la vallée sainte. C'est dire la profondeur de cette relation franco-libanaise, et elle continue avec la nouvelle génération : aux JMJ de 1997 à Paris, la plus grande délégation en dehors de l'Europe, c'était la délégation libanaise, il y avait plus de trois mille jeunes. Il y avait deux objectifs : la ré-évangélisation de la société française, et le fait de tisser des liens entre nous. J'aime ce que disait le général De Gaulle quand il est passé au Liban, à l'université Saint-Joseph : au cœur de chaque Libanais, il y a un cœur qui bat au rythme de la France, et vice versa.